

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 53

Artikel: Histoire de Noël
Autor: Schabzigre, Aimé
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221487>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Le « Conteur » à ses abonnés et amis.

ALLONS, c'est l'usage. Il faut s'exécuter. Après tout, l'usage a du bon. Ce n'est pas trop d'une fois par année pour se dire des choses aimables. Certains soupçonnent la sincérité de ces amabilités. Nous n'approfondissons pas. Nous le faisons d'autant moins qu'en l'occurrence la sincérité n'est pas douteuse. C'est du fond du cœur et navré de ne pouvoir offrir mieux à ses aimables lectrices et à ses fidèles lecteurs que le *Conteur* leur adresse ses vœux les meilleurs pour la nouvelle année. Puissent, tous les bonheurs, toutes les joies, tous les plaisirs imaginables en ce monde leur échoir en partage durant l'an neuf. Et, parmi ces plaisirs, nous exprimons modestement l'espoir qu'ils ne se priveront pas de celui de recevoir et de lire chaque semaine notre petit journal, qui lutte vaillamment et gaîment contre les difficultés de l'existence.

La Rédaction.



L'AN NOVI

EIN vaicé ion que va reveni, ion que va sè levà derrai lè montagne. Ein a dza zu de cliào z'annâie : lè z'ene pouète, grante, penâblie, qu'on arâi voliu couâire la maîti po lè caïon et baillî lo resto âi dzenelhie ; lè z'autrê galêze, que no fasant ia, ia, qu'on arâi voliu que douréyât tota la via. Vâ ! ein a dâi sorte d'annâie ! Et quand sant passâie, lè faut recougnâire.

Mâ à quie lè faut-te recougnâire ? L'è, dâi coup, gaillâ maulési.. Ein a que sè resseimblant quemet doû besson et qu'on sâ pe rein mé la quinta l'e n'è pas l'autra.

Lè doû besson que vo dio, n'avant rein zu que dâi z'histoire tant l'étant parâ : mîmo nâ, mîmo get, mîma frimousse, lè mîmè djoûte, et dinse tot dâo mîmo.

Ein a ion que desâi :

— N'è min zu de tchance avoué mon besson tant on étâi quemet duve gotte d'iquie. On coup, à l'écoûla, mon frâre avâi mau repondu âo régent, l'è à mè qu'on a recliâmâ lo verbe lo dzo d'apri.

— Vouaih !

— Quemet lo vo dio. On autro coup, s'è fotu onna bourlâie dein la tserrâie avoué on coo de la police, l'è mè que sant vegniâ queri po menâ à la gabioûla.

— Quaisi-vo !

— L'è dinse. On autro iâdzo, ie frequeintâvo onna galêza femalla, l'è mon frâre que l'a marâyâie !

— Mâ ! mâ !

— Oi. Tot parâi l'autr'hi, la tchance l'a verî : l'è mè que su moo et l'è li que l'ant einterrâ.

N'è-te pas dâi z'affêre dâo diâbllo quand on

è dinse arreindzî po lè dzein et po lè z'annâie et qu'on lè recougnâi pas. Lâi a-te on moïan ? Foudrâi quacon de sutî que no le diesse. Quemet clii petit craset, qu'on monsu lâi demandâve : — Iô è-te ton père ?

— Ie tré lè femé âi caïon. L'è qu'on ein a onna fromâie et l'è tot solet avoué. Alla pi. Vo voliâi prâo to recougnâire permi la beinda : l'è clii que l'a met on vilhio tsapi de paille.

Clii z'iquie omète l'avâi fè dâi remarque et l'arâi su recougnâire lè z'annâie.

Mâ, no quemet faut-te fêre ? Lâi arâi on moïan. Se l'è croûio dite-mè lo ?

Foudrâi pouâi recougnâire lè z'annâie âo bin qu'on a fè et que voutrê vesin vo dieissant : l'annâie que ma fenna l'a étâ malâda et que la tinna l'è vegnâie la soignî ; l'annâie que mon tseu l'a zu dâi veintrâie et que te m'a fè la tsèri ; l'annâie que ma yatse l'è crèvâie et que te m'a prîta oquie po ein ratsetâ iena ; l'annâie que plioevessâi tant et que, devant onna châ, te m'ai-dhîva à tserdzî mon tsè de fein ; l'annâie que ton valet vegnâi no baillî on coup de man quand lo min étâi âo militêro ; l'annâie que ta felhie vegnâi recordâ la minna quand l'étâi petite et que pouâve pas sè degroumelhî !

Vaut lo coup d'assevâ.

Et à vo ti que vo liâide lo Conte, po l'an novî :

Vo coso onna bèruettâie
Eintsatalâie de bounheu
Po très ti lè dzo de l'annâie !
De bounheu 'na bèruettâie
Et dâo dzoûio dâi rebattâie
Po cliào que lièsât lo Conte.
A ti onna bèruettâie
Eintsatalâie de bounheu.

Marc à Louis

ODE A LA MANIERE D'UN VAUDOIS DU TEMPS DES ROMAINS. — A SON AMI POSTUME

Postume, le nouveau devient vieux dans l'amphore, Et nous, qui la vidons, vieillissons avec lui, Ma's nous rajeunissons, grâce au raisin traîni Qu'en des coupes à pied nous verse l'amphore.

Prends ton stylet, Postume, et, sur un papyrus, Pour bien user des jours que Pluton nous accorde, Accordant de ton luth l'harmonieuse corde, Chante au mode héroïque Andromaque et Pyrrhus.

Vieillissons sans regret, mourons sans amertume, Sourions aux décrets de la divinité ; Vivons donc notre vie avec sérénité, Et laissons après nous un sourire, Postume.

Aug. Vautier.

HISTOIRE DE NOEL

GABRIEL Duressort était un vieux garçon de la plus pure eau. A 50 lieues à la ronde, il eût été impossible de découvrir un homme plus original que lui. Dans sa jeunesse, quand il se rendait aux foires de Cossonay, il lui arrivait fréquemment d'y recevoir ou d'y distribuer des horions. Et bien qu'il se trouvât maintenant au bout de la cinquantaine, on le craignait encore autant que le feu dans la commune de X..., où les Duressort étaient domiciliés depuis un temps immémorial. L'âge évidemment l'avait contraint de mettre de l'eau dans son vin. Il ne bataillait plus aux foires ou ailleurs, mais, en revanche, sa langue, un instrument aigu, ne jetait que fiente et fiel autour de

lui. En toute occasion, il était prêt à la critique sarcastique. On voulut le désarmer en l'élisant municipal ; il avait refusé net, sans donner de motifs. Depuis lors, il se montrait plus mordant que jamais. Un certain jour, quelques notabilités du village, en veine de confidences, s'étaient exprimées sévèrement à son égard. Le pasteur, un homme débonnaire, avait dit avec résignation : « Hélas, c'est un misanthrope incorrigible ». Le pharmacien ajouta du bout des lèvres : « C'est une vipère ». En haussant les épaules, le médecin fit : « Il y a là un cas pathologique ». Le régent, rouge comme un coq, cria : « Je vous dis que c'est un empoisonneur, un chien enragé », tandis que le syndic mettait le point final à ces appréciations peu flatteuses en frappant du poing sur la table et en proclamant sèchement, que Duressort Gabriel feu François possédait une âme et une langue de démoniaque.

Duressort n'ignorait point avec quelle sévérité les notables de l'endroit le jugeaient. Flatté de cette réputation de croque-mitaine, il se gaudissait des qualificatifs qu'on lui décernait. Jamais, il ne se sentait aussi satisfait que lorsque, en face d'un antagoniste de marque, il le voyait écumer sous les bordées de sophismes dont il l'abreuvait à bout portant. S'il n'avait usé que de faux raisonnements, Duressort n'eût pas joui d'une telle renommée, mais ce qui relevait et consolidaient toujours son crédit, c'était qu'il savait découvrir, avec une perspicacité étonnante, toutes les faiblesses, ainsi que les moindres erreurs de ses concitoyens. Etant donné qu'au village, aussi bien qu'à la ville, il n'y a pas que des êtres parfaits, tant s'en faut, il avait fini, en ne considérant que les mauvais côtés des hommes et des femmes, par prendre en grippe le genre humain tout entier. Les gosses du village, répétant sans doute le propos tenu par une commère, l'appelaient entre eux très irrespectueusement la « caisse à ordures ». Cela provenait évidemment de ce que les esprits pervers ou simplement médisants se faisaient, le sachant accueillant pour tous les tripotages, un malin plaisir de le tenir au courant de tout ce qui se disait et se machinait au village. Ainsi, il était effectivement le point de concentration de tous les cancans de la contrée.

De cette manière s'étaient écoulés les jours, les semaines et les années sans qu'au ciel sombre de Duressort se soit montré un seul liséré d'azur. Intoxiqué de mépris pour ses semblables, il ne craignait personne. Les cloches matinales venaient d'annoncer la venue de Noël. Enervé, ayant mal dormi, Gabriel se leva plus grincheux qu'à l'ordinaire. A l'écurie, ses deux vaches, braves bêtes menées à l'ordinaire martin-bâton, se virent ce matin-là tannées vivantes à force de coups qui leur furent généreusement appliqués avec le dos d'un trident.

Après avoir, à midi, pris le frugal dîner qu'il s'était préparé lui-même, Duressort fit sa sieste habituelle et se réveilla au moment-même où à travers un rêve il voyait sa mère défunte le vêtir, lui petit bambin, de ses habits du dimanche. L'apparition était si vivante qu'il en resta saisi. Enlevée trop tôt à un mari morose et à un gamin de 10 ans, cette mère avait été une femme bonne, trop bonne et trop faible peut-être, parce que s'étant sentie durant de longues et pénibles années harcelée par le spectre de la mort, elle

avait voulu donner à son dévouement toute l'intensité des choses éphémères. Gabriel tenta de refouler dans la poussière du passé ce souvenir importun ; mais, il n'y parvint point, car le regard si triste, si touchant, de cette pauvre mère, au seuil du tombeau, ne cessait de réapparaître toujours plus distinct, plus expressif.

Le soir de ce même jour, Duressort ressentit le besoin de sortir de son chez lui solitaire ; il se dirigea lentement, la tête baissée, du côté de l'auberge du Cheval blanc. Ce n'était point son habitude de s'y rendre quand il savait devoir n'y trouver personne, mais pour la première fois de sa vie d'homme, la solitude lui pesait. En route, il rencontra Gottlieb, le Soleurois, qui lui lança un « Bonsoir Capriel » retentissant.

— Il fait froid, la « neiche » gèle ! »

Duressort allait lui répondre sèchement : « c'est ce qu'il faut à la canaille », lorsqu'il se ravisa et se borna à rendre d'un ton bourru le salut reçu.

A l'auberge, la salle à boire était vide. Gabriel se fit apporter trois décilitres de vin nouveau et assis dans un angle du local, il se mit à regarder pensif le fond de son verre. Un peu plus loin, la sommière, apparemment le nez dans un livre, l'observait à la dérobée, parce que le spectacle de Duressort muet et distrait était aussi rare que l'apparition d'un corbeau blanc. Dans le silence, on entendit un bruit insolite derrière la porte d'entrée. La sommière l'entr'ouvrit prudemment et reconnaissant le chien des vanniers, une pauvre bête errant dans le village depuis l'automne, elle le laissa entrer. L'animal avait faim, cela se voyait aisément. Il vint flairer Gabriel qu'il parut reconnaître pour en avoir reçu des pierres. Prudemment, la bête recula et se tint à distance, suivant attentivement des yeux tous les mouvements de son vis-à-vis. En septembre, ce chien de vanniers ambulants s'était égaré dans une remise déserte où, par mégarde, il resta enfermé pendant quatre jours et quatre nuits. Dans l'intervalle, ses patrons, après force jurements de ne pas le voir revenir, avaient continué leur pèlerinage sans leur bête de somme. Le chien, à peine libéré, les chercha longtemps dans toute la contrée. Ne parvenant à les découvrir, il finit par revenir à X... pensant, sans doute, que la bonne saison ramènerait ses maîtres à l'endroit où ils l'avaient abandonné. Depuis lors, il se nourrissait de ce que des âmes charitables voulaient bien lui réserver et il couchait tantôt-ci, tantôt-là, dans quelque coin du village. Ce soir de Noël, où la bise soufflait glacée, il était venu, le ventre vide, gratter à la porte du Cheval Blanc, où plus d'une fois déjà des clients pris de pitié lui avaient donné à manger. Et maintenant, l'œil humide, il regardait Duressort et Duressort attentivement le regardait. Après s'être dévisagés pendant dix bonnes minutes, Gabriel demanda à la sommière une livre de pain et un cervelas, puis il appela le chien, qui s'approcha méfiant, le caressa, partagea le pain et la saucisse en plusieurs morceaux et les donna à l'animal affamé. Une fois son compte payé, Duressort sortit une ficelle de sa poche, la passa au collier du chien et partit en bougonnant :

— Nous sommes tous deux solitaires, abandonnés ; dorénavant nous ferons ménage ensemble et tu n'auras plus à te plaindre de moi !

Le lendemain de ce Noël, la nouvelle de l'événement extraordinaire qui s'était passé au Cheval Blanc se répandit dans le village comme le feu d'une traînée de poudre. Il n'y avait pas à en douter, Duressort s'apprêtait à changer de vie, puisqu'en un soir de Noël, lui l'ennemi déclaré de toute la création, il s'était senti solitaire et il avait adopté le chien des vanniers après lui avoir payé un festin.

Aimé Schabzigre.

Un malin. — Pourquoi dis-tu toujours à ce vieux grigou qui ne te donne jamais de pourboire : « Grand merci, monsieur ! »

— C'est pour que les autres clients ne prennent pas la mauvaise habitude de ne pas en donner non plus !

Un vrai paresseux. — Dans un salon, on parle d'un peintre dont la paresse est proverbiale.

— Il a tellement la flemme, renchérit quelqu'un, qu'il ne fait que des paysages d'hiver pour ne pas se donner la peine de mettre des feuilles aux arbres

QUELQUES VERITES OU DONNEES POUR TELLES

LES s'adressent particulièrement aux dames. La galanterie n'en fait-elle pas une obligation. Savez-vous où nous trouvons ces prétendues vérités ? Dans un ouvrage de M. Quitard, intitulé : « Proverbes sur les femmes, l'amitié, l'amour et le mariage ». Oh ! rassurez-vous, mesdames, cet ouvrage date de... 1858. Ce n'est plus d'aujourd'hui, soit, mais les dames, on le sait, ne vieillissent jamais. Donc, elles n'ont pas changé dès lors. Ces proverbes sont toujours de saison.

La poule ne doit pas chanter devant le coq, dit l'un d'eux. Cela signifie, paraît-il, qu'une femme, qui se trouve dans une société avec son mari, ne doit pas prendre la parole avant que celui-ci ait parlé.

En voici un autre, qui manque de galanterie et d'exactitude : *Pour faire mentir une femme, à coup sûr, il n'y a qu'à lui demander son âge.* Quelle médisance ! Les femmes n'ayant pas d'âge, bien naïf est celui qui pose à l'une d'elle pareille question. Aussi est-il souvent et justement remis en place, comme on dit.

Femme veut, en toute saison, être maîtresse en sa maison. Le désir le plus vif et l'étude la plus constante, de mère en fille, depuis que le monde existe et dans tout pays, c'est d'être maîtresse. Elles ont, pour y parvenir, une tactique merveilleuse, qui ne se trouve jamais en défaut. Les hommes civilisés ne savent pas y résister et le droit du plus fort, dont ils se glorifient, n'est rien en comparaison du droit du plus fin, dont elles ne se vantent pas. (Quitard.)

Une femme ne cède que ce qu'elle ne sait pas. Cela semble vouloir dire qu'une femme est incapable de garder un secret. Mais le bon Lafontaine n'a-t-il pas dit : « Et je connais, à ce sujet, bon nombre d'hommes qui sont femmes ! »

Il faut craindre sa femme et le tonnerre. La conclusion morale à tirer de ce proverbe, dit Quitard, c'est qu'il faut avoir pour sa femme des procédés pleins de douceur ; car plus son courroux est à craindre, plus il importe à l'homme de ne pas le provoquer.

Temps pommelé et femme fardée ne sont pas de longue durée. On sait ce qu'il en est d'un ciel pommelé ; inutile d'insister. Quant au fard, c'est un cosmétique pernicieux à la peau. Les femmes qui en font usage sont promptement flétries.

La femme et la poule se perdent pour trop courir. Tout le malheur des hommes, a dit Pascal, est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre. Tout le malheur des femmes vient aussi de ne pas savoir se tenir à la maison.

Le renard en sait beaucoup, mais une femme amoureuse en sait davantage. La femme ou la fille la plus simple est toujours fort habile dans les affaires qui intéressent son cœur. On dirait que l'amour leur donne la faculté de tout voir. Rien ne lui échappe. Elle sait mettre à profit tout ce qui lui est favorable et tourner à son avantage les circonstances les plus compromettantes. Rien de subtil et d'exercé comme son instinct.

Mais, arrêtons-nous là, pour aujourd'hui.

La Patrie Suisse. — A l'occasion de Noël, la Patrie Suisse vient de publier un brillant numéro spécial de 48 pages, illustré d'une septantaine de superbes gravures, au nombre desquelles des reproductions de la célèbre « Madone aux Petits Arbres », de G. Bellini (1447), l'« Adoration des Bergers » de Ribeira, de l'admirable sculpture sur bois l'« Adoration de l'Enfant Jésus », de l'église St-Just, à Flums (St-Gall) ; des vues de la chapelle de Vuillens, commentées par M. Jules Amiguet ; de trente-cinq vues hivernales de nos stations de montagne. Une notice illustrée sur Innocente Defago, des croquis et nouvelles de Jean des Sapins et du Solitaire, etc. ; tout cela fait de ce numéro un ensemble aussi intéressant qu'artistique.

Petite actualité. — Comme les jours sont courts dans les environs du jour de l'An.

— Comme ma bourse va l'être davantage après !

Une recette. — Pourquoi as-tu loué un appartement dont l'escalier est si dangereux ?

— Je vais te le dire : Quand on vient me réclamer une petite note, je menace l'importun de lui faire descendre mes étages un peu vite, et tu comprends, cela le fait réfléchir...

NOS VIEILLES CLOCHES VUITEBOEUF

En 1646, les autorités de ce village passaient une convention dont voici le texte :

« Ce jourd'huy septième jour d'aoust mille six centz quarante six, maistre Jean Richenet fondeur et bourgeois de Payerne a délivré aux communiers de Vuiteboeuf et Peney, une cloche de la pesanteur de cent trente livres, la quelle il maintient estre de bon métal, promettant aussi d'avoir reçu vint escus et dix batz argent contant. Est le reste, qu'est vingt cinq escus ils luy seront délivrés à Payerne par le moyen de Mr Sauge, ministre de Baulmes. Et quand il les aura, en donnera quittance au dit seigneur Sauge, pour la délivrer aux dits communiers. Tesmoin : le nom du dit maistre icy mis de sa propre main.

(Signé) : Ainsi est Jan Richenet, fondeur. »

Cette cloche n'existe plus. Les comptes de la commune de Vuiteboeuf prouvent, en effet, qu'ayant été cassée en 1770, elle fut remplacée par celle qui se trouve actuellement dans le clocheton de la maison communale. Elle porte diverses inscriptions, spécialement les noms des membres du conseil de l'époque, mais la façon dont elle est suspendue ne nous a pas permis de les lire complètement. Pour ceux que les détails intéressent, voici quelques chiffres extraits du compte, rendu par les sieurs Pierre-François Lugrin et Jaques-David Addor l'aîné, « en calligrafe » de gouverneur de l'honorable commune de Vuiteboeuf et Peney pour l'année 1770 ».

Livré :

« Pour un vaire de vin en fesant la convention

avec le sieur Lievreumont, 10 florins, 6 sols. »

« A David Lugrin pour avoir fourni un cheval pour le voiturage de la vieille cloche à

Sainte-Croix, 1 florin, 6 sols. »

« A Daniel François Margot pour fourniture

de la ferremente du joug de la nouvelle cloche, 1 florin. »

« Au fondeur Lievreumont de Pontarlier pour

l'échange d'une cloche neuve contre l'ancienne

qui était cassée, 418 florins 3 sols. »

« A ceux qui se sont aidés à descendre la vieille

cloche du clocher et monter la nouvelle, re-

fait deux fois le toit de ce dernier et pour la

dépense du Sr Lievreumont et de 4 personnes

qui ont été occupées à ce travail, 55 florins. »

« Pour avoir refait le corjon de la cloche et

le graissage de celui-ci, 3 sols. »

« Pour la ferremente et le joug, 5 florins, etc.,

etc. »

Le registre du Conseil de Vuiteboeuf étant

muet sur cette affaire, il est difficile d'en savoir

d'avantage, mais les détails que nous avons cités,

suffisent pour se faire une idée du prix de re-

vient de cette petite cloche. Environ 600 florins,

soit 1800 à 2000 francs de notre monnaie.

R. C.

Original aux Archives de Vuiteboeuf.

Articles parus : Montagny s. Yverdon, 3 décembre

1928; Noville, 6 juin 1925; Penthaiz, 5 novembre 1927;

Renens, 14 avril 1923; Vallorbe, 24 septembre 1927;

Vaulion, 15 octobre 1927; Villette, 21 mars 1925 et

4 décembre 1926. — Nyon, 3 mai 1924.

CHINOISERIES

JEREMIE est veuf de paille depuis une semaine ; sa Philippine est en vacances à Fenalet.

Il rencontre Eugène à la sortie du bureau.

— A propos, lui demande son ami, comment

t'accomodes-tu de ce célibat ?

— Ça n'est jamais si bien allé, répond Jérémie,

car maintenant je peux enfiler mes chaussettes

par les deux bouts !

Sieben est un pince-sans-rire, mais ses blagues

sont parfois cruelles. Un dimanche qu'il se trou-

vait au café du Lac, il lia conversation avec

« Burrus », un ancien légionnaire qui parle vo-

lontiers de ses campagnes et il l'amena sur son

terrain favori.

Burrus se mit à narrer, en s'accompagnant d'u-

ne mimique expressive, un épisode colonial.

Un consommateur curieux, — le père Fran-

çois, — tendait l'oreille, qu'il avait dure, sans